

Vie scientifique

« Mobilités, immobilismes. Imitation, transfert et refus d'emprunt »

Compte rendu de colloque (Nanterre, 8-9 juin 2006)

Catherine Sabinot

Ethnoécologue, MNHN, Département Hommes, Natures, Sociétés, USM 0104 Éco-anthropologie et ethnobiologie, UMR 5145 CNRS-MNHN-Paris 7, CP 135, 57 rue Cuvier, 75231 Paris cedex 05, France

Après le colloque de 2004 consacré à Karl Polanyi, puis celui traitant de la chasse en 2005, Pierre Rouillard, Emmanuel Grimaud, Aline Tenu et Philippe Clancier, organisateurs de la version 2006 du colloque annuel de la Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie René-Ginouvès (MAE), ont retenu une thématique appelant des échanges interdisciplinaires. De fait, le colloque a rassemblé une cinquantaine de participants (dont 33 intervenants) de disciplines différentes : anthropologues, archéologues, mathématiciens. Dès l'ouverture, P. Rouillard (archéologue) a invité au débat entre les disciplines : « nous souhaitons affronter collectivement des préoccupations communes », car « nous sommes tous confrontés à des phénomènes d'imitation, de transfert, de refus d'emprunt ». Le dialogue entre archéologues et anthropologues a bien fonctionné. Les échanges portaient sur les mouvements des hommes, de leurs objets et de leurs idées, sur les raisons de ces mouvements ou « non-mouvements », sur les stratégies de transfert et de « non-transfert » de savoirs et de savoir-faire. E. Grimaud (anthropologue) a introduit la thématique de l'imitation à travers une sensibilisation à la « mémétique », ou « théorie des mêmes ». Une imitation est selon lui une valorisation d'un trait emprunté, et implique une réciprocité : « les sociétés s'envahissent les unes des autres ». Philippe Soulier (mathématicien) s'est ensuite attaché à analyser les processus d'emprunts décrits dans l'œuvre d'André Leroi-Gourhan (1911-1986). Ce dernier, successivement philologue, anthropologue, historien de l'art et préhistorien, nous a en effet offert une « perception synthétique et générale des phénomènes de transmission technique et d'acculturation », en abordant les facteurs

et les conditions entraînant des emprunts ou des refus d'emprunt. La réflexion générale s'est alors ouverte avec l'atelier « Mobilités, immobilismes des personnes et des groupes ». Étienne Roland (archéologue), « synthétiseur » de cet atelier, l'a conclu en déclarant forfait : « ce serait étonnant de vouloir synthétiser quoi que ce soit, alors qu'on se balade dans le temps et l'espace » avec une si grande amplitude. La mobilité ne peut en effet avoir le même sens au Paléolithique qu'aujourd'hui. Nous serons confrontés à cette difficulté durant les deux journées du colloque. Il n'est pas simple de voyager en se situant à différentes échelles d'analyse, qu'elles soient spatiales, temporelles, ou sociologiques.

Le premier atelier soulevait la question des modalités de déplacement : quels types de mobilité, quels facteurs déterminants, quelles influences sur les sociétés migrantes et réceptrices. Les déplacements des Magdaléniens se faisaient en fonction de la recherche du gibier (Françoise Audouze, archéologue), tout comme les déplacements des hommes d'aujourd'hui à la recherche de poisson au Gabon (Catherine Sabinot). Cécilia d'Ercole (archéologue) remarque une mobilité accentuée des artisans spécialisés lors de la colonisation grecque en Méditerranée, observation également appuyée par C. Sabinot : les pêcheurs béninois ont migré en groupe au Gabon pour exercer leur métier. Archéologues et anthropologues s'accordent : la quête de ressources ou d'échanges sont des motifs de migration qui influent sur la composition démographique des communautés qui se déplacent. En revanche, la migration dans la culture polynésienne actuelle, décrite par Hélène Guiot (anthropologue), n'est entraînée ni par la recherche de nourriture ni par l'arrivée d'événements perturbateurs, causes souvent évoquées dans un contexte

Auteur correspondant : sabinot@mnhn.fr

européen. L'extension géographique du peuplement de l'océan Pacifique est l'expression d'un système idéal : peupler une nouvelle île est pour ces populations un « ensemencement ». C'est pourquoi elles se déplacent en « micro-société », « modèle réduit » de leur société. Gérald Migeon (archéologue) note aussi que des ethnies de Guyane ont choisi de ne pas fabriquer certains objets dans le seul but de se mouvoir pour échanger avec d'autres ethnies. Les motivations poussant à se déplacer sont donc diverses et nécessitent d'être appréhendées avec un regard détaché de sa propre culture, quelle que soit la temporalité dans laquelle s'inscrit le chercheur. Anne-Marie Péatric (anthropologue) souligne la propension naturelle que les gens ont à bouger et propose une réflexion originale : « C'est le non-mouvement qu'il faut expliquer ! » Cette approche du phénomène émergera d'ailleurs régulièrement dans les trois ateliers suivants : non-mouvement, non-transfert ou non-emprunt nécessitent des travaux de recherche.

Le second atelier, « Mobilités, immobilismes de la culture matérielle », proposait une réflexion sur les « objets » en mouvement ou en évolution. Alors que l'imitation, prise dans le sens de « copier en comprenant l'intention prêtée à l'activité » (C. Sabinot) suscite des innovations appréciées, Sophie Houdart (anthropologue) signale que l'imitation n'est plus « valorisée » dans l'architecture d'aujourd'hui. L'idée de « modèles » est alors fortement développée, particulièrement par des archéologues de la MAE travaillant sur les armes à l'âge du fer et à l'âge du bronze. Laurent Dhennequin met en évidence « trois modes de transfert » pour cette catégorie d'objets : « échange direct par importation », « copie fidèle du modèle » et « copie de certains éléments qui seront recombinaés à des critères locaux ». Il constate aussi qu'un « immobilisme » des traditions techniques peut cohabiter avec des mobilités de morphologies. La notion de prestige, le souci d'affirmation identitaire d'individus, sont, dans le domaine des armes, très souvent mis en avant (Guillaume Gernez, Bénédicte Quilliec). Ces valeurs sont aussi évoquées par les archéologues travaillant sur les céramiques (Laure Salanova) et les vases de pierre (Michèle Casanova). La variété des matières (os, acier, bois, céramique, peau...) et des instruments étudiés (de musique, de combat, de pêche, de cuisine, de construction...) sur lesquels se construit la discussion lui donne une intéressante valeur comparative. Au fil des ateliers du colloque, l'interdisciplinarité se révèle de plus en plus nécessaire. Dans les diverses interventions, se dessine aussi l'importance de la notion de visibilité (ce qui se cache, se voit, se montre...). Des différences s'observent-elles dans les phénomènes de transmission ou d'imitation des objets, selon qu'ils ont une forte, moyenne ou faible visibilité (Catherine Perlès, archéologue) ? La question est posée.

Dans l'atelier « Mobilités, immobilismes des idées, concepts et influences », en développant l'idée que la diffusion de la culture des vainqueurs n'est pas toujours

évidente (« on ne l'adopte pas si elle n'apporte rien »), A. Tenu (archéologue) éclaire le constat que fait Pascal Pion (archéologue) du faible impact de la romanité sur les techniques culinaires de la Gaule septentrionale. C. Sabinot précise qu'il faut aussi distinguer les phénomènes d'adoption, de diffusion et de transformation portant sur les modalités d'usage des objets de ceux portant sur leur fabrication. La communication de Valentine Roux (archéologue) sur l'usage du tour (de potier) donne l'occasion de revenir sur l'idée de non-emprunt ; elle entraîne une vive discussion sur les raisons permettant de dire s'il s'agit d'un « refus » ou simplement d'un « non-emprunt », et donc sur la façon de distinguer ces deux termes et de les définir (A.-M. Péatric). Selon Catherine Baroin (anthropologue), on pourrait parler de refus dans le cas où une technologie n'est pas adoptée alors qu'elle est pourtant reconnue comme supérieure. Le terme laisse entendre que l'on est face à une décision consciente, pour des raisons identitaires, politiques, pragmatiques, symboliques, ou simplement par souci de se doter d'une spécialisation artisanale autonome, résume C. Perlès lors de sa synthèse. Par ailleurs, il peut y avoir non-emprunt par simple indifférence ou par impossibilité technique. En s'appuyant sur les interventions de différents participants, P. Soulier propose de repérer quelques régularités dans les processus de transmission selon les types d'objets transmis : des objets de prestige se diffusent plus loin et en plus petite quantité, des objets lourds ou encombrants se diffusent moins loin, etc. Si une catégorisation complète des objets suivant leur mode de diffusion est possible, elle reste à faire... Ingrid Hall (anthropologue) relève très judicieusement que les techniques participent au processus de différenciation sociale. Les sociétés ne sont pas homogènes et la notion de dynamique sociale associée à l'emprunt est incontournable (C. Sabinot). Nous travaillons dans un monde qui n'est ni figé ni à évolution linéaire. En se penchant sur les processus de formation et d'actualisation d'un mythe amazonien suite au contact avec des missionnaires, Vincent Hirtzel (anthropologue) développe l'idée qu'il faut distinguer les modifications liées à l'emprunt selon qu'elles portent sur quelques traits seulement de l'objet considéré ou sur son ensemble : ainsi, le mythe subit bien des « métamorphoses » qui sont de nature différente selon les lieux ; en ce sens, il porte l'histoire du groupe ethnique ; mais il demeure globalement reconnaissable au-delà de ces variantes. Catherine Saint-Pierre (archéologue) propose enfin de travailler sur « l'immobilisation de l'objet » : pourquoi un objet s'arrête-t-il (dans un emplacement funéraire, par exemple) ? Le non-mouvement et l'arrêt du mouvement, de l'objet, des idées ou des personnes suscitent toujours bien des interrogations.

En conclusion, on peut dire que le transfert complet ou partiel, direct ou indirect, se fait ou ne se fait pas, non seulement pour des raisons techniques, mais aussi pour

des raisons identitaires renvoyant à des processus sociaux et à des valeurs culturelles.

Malgré la faible proportion d'anthropologues (1/5 des communications) et la grande diversité des trente présentations, les échanges ont traversé les disciplines et des remises en cause méthodologiques, en anthropologie comme en archéologie, ont été partagées. Les analyses des mouvements et des processus qui les sous-tendent, qu'il s'agisse d'hommes, d'objets ou d'idées, doivent être affinées, notamment afin de produire des modèles descriptifs et explicatifs. Cela suppose des réflexions en commun entre archéologues et anthropologues sur le vocabulaire employé et sur les échelles d'analyse temporelles et spatiales. Une interdisciplinarité entre eux est donc à promouvoir, au sein de la MAE

d'abord, mais aussi dans la communauté scientifique en général, pour améliorer le traitement de ces questions.

La transmission des savoirs et des savoir-faire invite en outre à s'interroger non seulement sur ce qui change, mais aussi sur ce qui ne change pas. Il serait intéressant d'établir une topologie de toutes les mobilités et de tous les « immobilismes » possibles en tenant compte de la temporalité, qui est si différente pour l'archéologue et l'anthropologue. Ces conclusions vont guider la réflexion pour arrêter le choix de la thématique qui sera retenue pour 2008.

Pour plus de détail, il est possible de se reporter au site du colloque : <http://www.mae.u-paris10.fr/fx/rencontres.htm>, ainsi qu'à l'ouvrage auquel il vient de donner lieu : Rouillard, P. (Ed.), 2007. *Mobilités, immobilismes : l'emprunt et son refus*, Paris, De Boccard.